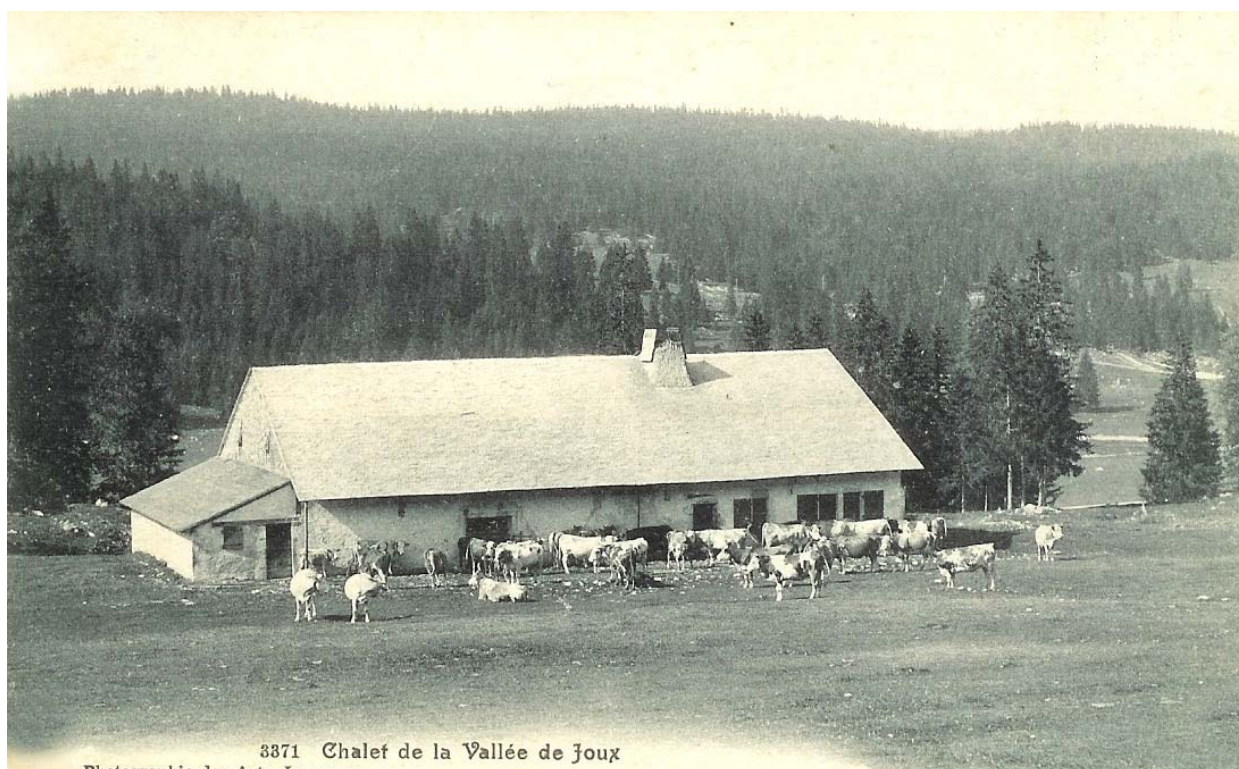


Facile à prononcer, plus difficile à écrire, la Moësetta

20 La Moësetta, Les Grandes Roches

Propriétaire	: Commune de Morges
Exploitant	: Favre Frédy, Senarclens
Altitude	: Moësetta: 1070 - 1170 m (chalet: 1094 m) Les Gdes Roches: 1090 - 1180 m (chalet: 1115 m)
Surface pâturable épurée	: 57 ha
Charge en 1972	: 44 vaches 16 grandes génisses de 2 à 3 ans 6 petites génisses de 1 à 2 ans 12 veaux 41 porcs
Provenance du bétail	: de la plaine. 24 vaches et les génisses appartiennent à l'exploitant. Le reste du troupeau est loué pour l'estivage
Durée moyenne du pacage	: 140 jours
Mise en valeur du lait	: fabrication de fromage de gruyère et de beurre et livraison de lait de consommation à la colonie des Grandes Roches. Les résidus servent à l'alimentation des porcs
Personnel	: un fromager-vacher et un vacher aidés d'un employé exécutent tous les travaux relatifs à ce genre d'exploitation et logent sur place.



Un chalet dans son incontestable plénitude. Début XXe siècle.

Conditions naturelles et économiques

La Moësetta et les Grandes Roches sont deux pâturages voisins dont les principales surfaces herbeuses occupent une grande combe ouverte vers le nord-est. Celle-ci prend naissance sur les Grandes Roches où convergent deux dépressions. La partie basse présente quelques ondulations qui s'atténuent sur la Moësetta donnant lieu à un beau plateau. Si les flancs de cette combe offrent des pentes modérées sur les Grandes Roches, la déclivité devient plus importante à la Moësetta, en particulier sur le côté sud-est pour ce qui est du pâturage, le flanc nord-ouest étant recouvert par la forêt. La profondeur et la perméabilité du sol apparaissent bonnes partout. La Moësetta produit un fourrage abondant, d'excellente qualité. La productivité est un peu inférieure aux Grandes Roches où, par places, la présence de nombreux jeunes sapins et sapelots témoigne un intense reboisement naturel. Ailleurs, la prairie est propre est bien tenue. On remarque très peu de plantes nuisibles. Ces deux propriétés ne comportent pas d'endroit dangereux pour le bétail. Un très bon chemin asphalté conduit à ces pâturages. Sur son parcours, les portails sont remplacés par des passages canadiens. Un chemin graveleux permet d'atteindre le chalet de la Moësetta, tandis que la loge à bétail des Grandes Roches située 50 m à l'écart du chemin est dépourvue de voie d'accès. Il est facile de s'y rendre avec les véhicules agricoles. Le bétail laitier et les veaux broutent ensemble. Ils disposent de 3 parcs qui s'étendent sur toute la Moësetta et sur la partie sud-est des Grandes Roches, le reste formant un quatrième parc réservé aux génisses. L'eau des précipitations est recueillie par 2 citernes aux Grandes Roches. L'une se trouve au chalet et l'autre a été construite avec couvert dans une combe côté nord-ouest. A la Moësetta, on dispose de 2 citernes au chalet et de 2 puits alimentés par la nappe phréatique. Ces réserves d'eau se révèlent insuffisantes, notamment pour les besoins du chalet. L'exploitant amène du foin et de la paille depuis son domicile. Chaque bâtiment possède sa fosse à purin. A la Moësetta, l'aire à fumier est disposée sur la fosse, tandis qu'aux Grandes Roches on entasse ces déjections à même le sol. On mène le purin avec une bossette à pression. L'épandage du fumier a lieu à la machine. Comme engrais chimique, il est semé au total environ 8000 kg de scories thomas et sel de potasse par année sur les 2 pâturages.

Bâtiments

Le chalet-étable de la Moësetta est une construction rectangulaire en maçonnerie avec toit de tôle. L'habitation se compose d'une cuisine et de 5 chambres. L'électricité et le téléphone sont installés. La fabrication a lieu dans un local bien équipé. Le brasseur, la centrifuge et la baratte fonctionnent à l'électricité. On dispose de l'eau sous pression pompée automatiquement de la citerne. Il existe en outre un chambre à lait et une cave à fromage. Deux écuries doubles avec couchers en bois, crèches et rigoles centrales en ciment permettent l'attache de 48 vaches. On peut encore loger une dizaine de veaux dans une petite étable simple. A l'extrémité sud-ouest du chalet se trouvent la porcherie ainsi qu'une grange servant de remise.

Au Grandes Roches, le bâtiment consiste en une loge à bétail construite en maçonnerie et bois. La toiture est recouverte de tôle et de tuile. Une étable longitudinale avec couchers et caniveau en bois peut accueillir 18 génisses. Une deuxième écurie construite transversalement se trouve partiellement sur la fosse à purin. Etant donné que le plancher recouvrant cette dernière menace de s'enfoncer, on n'attache du bétail que dans une moitié de cette étable où 12 places sont disponibles dans l'état actuel.

Améliorations à effectuer

- entreprendre l'essartage et quelques déboisements sur les Grandes Roches
- améliorer les abords du chalet de la Moësetta au nord-ouest

- construire une citerne supplémentaire afin de disposer d'eau en suffisance
- bétonner la couverture de la fosse à purin aux Grandes Roches





C'était en fin de tournée, vers les 16 heures trente. Le soleil, cette fois-ci, tombait tout à fait. L'amodiateur ou quelque employé venait de quitter le bâtiment. De l'eau s'écoulait encore d'une grosse citerne.

Il faisait froid. Le chalet, nous déçut d'une manière véritablement cruelle. Il n'y avait plus rien là qui puisse nous retenir. L'entassement moderne des exploitations agricoles. Sans plus.

Vite tourner la page et s'apprêter, pour une prochaine visite, à découvrir de ces chalets auxquels, véritablement, vous leur trouvez une âme.

Cet alpage est propriété de la commune de Morges qu'elle racheta en 1938.

Le chalet de la Moësetta portait encore le nom général de Grandes Roches en 1892, tout au moins sur la carte fédérale. Il y avait les Grandes Roches où se trouve l'actuelle colonie de vacances, et les Grandes Roches, position de deux bâtiments, l'un droit au côté de la route actuelle, l'autre plus contre la pente. La première bâtisse a disparu, reste seul le chalet situé au sommet de sa petite colline.



Un élément de la charpente qui apparaît sur le crépi actuel.

DERRIÈRE-LES-GRANDES-ROCHES

La Revue. - XLIX^e année, n^o 234 (dimanche 25 août 1917)

Est-ce qu'il y a des rochers à la vallée de Joux ? À part les grands escarpements de la Dent-de-Vaulion, qui donnent à cette montagne un profil si net et si caractéristique, quand on la considère de quelque belvédère plus occidental ; à part les parois rocheuses plus ou moins verticales qui dominent les rives à l'ouest des lacs de Joux et Brenet, nous n'avons pas grand chose. En fait d'escarpements, la Nature s'est montrée plutôt avare envers nous et les varappeurs ne trouveront pas leur compte dans notre petit pays, à moins que, décidément, ils n'aient pris la résolution d'en finir avec la vie, en tentant l'escalade des précipices de la Dent.

Pourtant, il y a toute une région de notre pays qui s'appelle les Grandes-Roches, ou plutôt Derrière-les-Grandes-Roches. On désigne sous ce nom la partie la plus occidentale de la vallée, située entre le vallon principal ou de fond et le Risoud. C'est en somme une vaste dépression longitudinale, striée de combes et de crêts, qui se termine au levant par un plateau plus ou moins régulier, interrompu par une côte très rapide boisée ou buissonnante, coupée ici et là par des bancs de rochers. C'est de la présentation de ceux-ci que l'on a donné à toute la zone qui s'étend en arrière le nom de Derrière-les-Grandes-Roches et par simplification de Grandes-Roches tout court.

La plus importante de ces roches, située à la frontière française, est une immense terrasse, dont les bancs de calcaire horizontaux sont coupés net et forment une haute paroi verticale qui se continue vers le bas par de vastes champs d'éboulis d'une instabilité démoralisante. Les Français du voisinage la nomment la *Roche Bresanche*. Peu de personnes à La Vallée connaissent ce nom qui ne figure pas sur les cartes. Il serait intéressant d'en connaître l'origine et la signification.

Derrière-les-Grandes-Roches ! C'est une région perdue, boisée, immense, solitaire, où les combes verdoyantes alternent avec les crêtes rocailleuses, recouvertes d'un robuste et éternel boisement. Ces combes, il faut les chercher, les découvrir, pour ainsi dire, au hasard d'une tournée en zigzag, tant elles sont noyées dans l'immensité boisée. Étroites éclaircies qui font un vide béant entre deux murailles de sapins géants, elles vous engagent tout naturellement à les sui-

vre. Et, chemin faisant, on regarde à gauche, à droite, en bas, en haut, et l'on voit bien des choses.

D'abord quand on a pris d'enfilade celle des combes qui s'appelle – et pour cause – la Combedes-Puits, et que, d'une certaine place, on se retourne face à l'est, on distingue aussitôt la Dent-de-Vaulion, dont la fière silhouette se dresse, admirable de pureté, dans l'étroit horizon laissé libre entre les deux barrières de sapins. Je ne dis pas que ce soit là un tableau grandiose, que l'on viendrait contempler de loin, mais je prétends néanmoins qu'il s'agit d'une apparition véritablement saisissante et que l'on ne peut s'empêcher de regarder. Devant soi : un lambeau de pâturage, des bois noirs et ce sommet. Rien d'autre !

Une herbe courte et savoureuse émaillée de fleurs éclatantes revêt le sol et le bétail qui alpe dans cette partie du territoire trouve constamment devant lui, une table richement servie.

En plus des chalets actuels, on remarque ici et là les traces de bâtiments disparus. Des esprits un peu prompts à généraliser ont conclu aussitôt que ces restes devaient être les derniers vestiges d'habitations permanentes. Jusqu'à preuve du contraire, j'estime que tel ne devrait pas être le cas ; en effet, la situation des lieux est tellement excentrique et, d'autre part, l'étendue de terrain cultivable si exiguë, que je me représente difficilement des gens vivant hiver comme été, des produits du sol, là-bas, au fond de cette Combedes-Puits.

Mais il est plus intéressant de regarder ce qui est, ce que l'on voit, que de disserter sur ce qui aurait pu être. Aussi continuons à cheminer le long de l'étroit vallon. Voilà des vuarnes ou sapins blancs de belle taille et en nombre. Nul n'ignore – moi, pas plus qu'un autre – que les bonnes morilles de printemps croissent volontiers sous le couvert de ces conifères. Mulfesfois déjà, j'ai suivi la combe au bon moment et scruté le gazon aux bons endroits. De morilles pas, ou presque pas. C'est qu'à la recherche de ces précieux champignons, l'on n'est jamais seul. Les concurrents sont légion. Le mieux serait d'élire domicile dans la région pendant la saison propice et de vouer tout son temps à de subtiles et sévères reconnaissances. Ah ! si l'on avait la liberté et

les moyens de faire ce que l'on veut, que ne ferait-on pas et que la vie serait jolie à vivre !

Cette solitaire Combe-des-Puits, on ne s'ennuie pas à la parcourir. Toute monotonie en est exclue. À l'orée du bois, voilà de petits escarpement recouverts de myrtilles. Des fougères géantes viennent étaler leurs frondes finement ouvragées à la surface des dalles moussues. Des saules, des chèvrefeuilles buissonnants, des églantines aux fleurs ternes ou foncées disputent la place aux jeunes générations de sapins et le tout, plantes vertes ou fleuries, végétaux buissonnants, dominés par la futaie robuste, constitue un ensemble d'une harmonie, d'une beauté à laquelle on ne saurait rester insensible.

Ces lieux-là et ceux qui leur ressemblent, plus on les observe, plus on les admire, plus on les aime. On n'y voit personne ? Sans doute, les promeneurs y sont plutôt rares et c'est tant mieux, car dès que la foule prend possession d'un site et l'occupe, si l'on peut ainsi dire, toute beauté en est bannie.

L'un des chalets de la Combe-des-Puits s'appelle Mézery. Une ou deux communes vaudaises, sauf erreur, portent le même nom. Que signifie-t-il bien ?

C'est dans la zone des Grandes-Roches que fut signalé de façon authentique, le dernier loup à La Vallée. Je fais abstraction des célèbres *fauves* de 1894, chiens suivant les uns, loups d'après les autres, que nul n'aperçut, mais qui valurent aux nemrod de La Vallée, ainsi qu'à leurs amis, l'occasion d'une battue héroïque et aux lecteurs de *La Revue* un délicieux récit du D^r Bourget¹. Pour en revenir à notre loup, un vieux forestier le découvrit, un beau matin, dans un endroit reculé, en train de dévorer une génisse. Surpris, l'animal abandonna sa proie, fit un bond prodigieux et disparut. Volontiers maligne, l'opinion publique prétendit que l'homme, tout aussi effrayé, en fit autant.

Il y avait autrefois à la porte des Grandes-Roches, une vieille petite maison grise, basse, écrasée, ceinturée d'arbres séculaires, délicieusement placée dans un site de prés verts et de douces collines surmontées de sapins sévères. On ne pouvait la voir sans l'admirer, tant elle était dans le ton du paysage environnant. Elle était à la fois ferme, magasin et restaurant. Cette rustique demeure n'est plus. Un incendie l'a complètement détruite en 1912. On l'a remplacée par un bâtiment moderne, construction un peu massive, qui toutefois se présentera de façon acceptable,

quand le temps aura atténué les teintes crues de ses façades.

Le magasin des Grandes-Roches alimentait autrefois une importante clientèle de contrebandiers ; innombrables sont les ballots de café ou de tabac qui de ce point ont pris le chemin de la France. Des jeunes gens du pays ne craignaient pas non plus de mettre leurs robustes épaules au service des entrepreneurs de contrebande, jusqu'à la frontière tout au moins. «Un écu, une ration de pain et de fromage et trois décis, me disait un jour un magistrat universellement considéré, aujourd'hui décédé, voilà le salaire que l'on nous offrait à nous autres, garçons de dix-huit ans, pour porter trente kilos de l'auberge des Grandes-Roches, à un point déterminé de la frontière».

En dehors des limites de notre district, personne ne connaît les Grandes-Roches, rares sont les individus qui en ont entendu prononcer le nom et l'on peut être certain que jamais la foule des touristes ne prendra le chemin de ce coin isolé et comme perdu dans l'immensité boisée du Haut-Jura. Les attractions de n'importe quel genre lui feront toujours défaut. On n'y verra jamais que des arbres, du gazon, des pierres et des lambeaux de ciel. Mais je prétends qu'à eux seuls, ces éléments réalisent un ensemble qui jouit d'une beauté particulière, simple et rustique, qui vous pénètre et vous enchante, d'une beauté faite d'une multitude de tableaux, en apparence semblables, mais tous différents pour un œil averti.

Il est des gens que les grandes forêts solitaires et virginales, où la Nature réunit tout ce qu'elle est capable de produire quand l'homme ne vient pas la contrarier, attirent invinciblement. De cette gigantesque société d'êtres animés, vivant côte à côte dans une harmonie parfaite, il se dégage une puissance et une poésie qui les subjugue et les imprègne intimement. Ces caractères-là voueront aux Grandes-Roches, une affection particulière et irrésistible, d'autant plus qu'elle confine à la partie du Risoud la plus sauvage, la plus reculée, la plus accidentée, celle où on peut marcher des heures durant sans voir autre chose que des arbres, rien que des arbres et même se perdre consciencieusement.

Sam. AUBERT.

¹ Voir «une chasse au fauve en 1894», p. 312.